

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 136 (2010)
Heft: 13/14: Anthropologie urbaine

Artikel: Une anthropologie pour un monde urbain
Autor: Augé, Marc / Poel, Cedric van der
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-109682>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une anthropologie pour un monde urbain

Marc Augé, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) de Paris, est l'un des plus fins observateurs du monde contemporain. Il a promené son regard anthropologique d'Afrique en Amérique latine, en passant par l'Europe. Selon lui, les liens sociaux et l'habitat doivent être remis au centre des grands projets d'urbanisation.

Tracés : Quelles raisons ont poussé les anthropologues à s'intéresser à la ville, alors que traditionnellement ils se penchaient sur des sociétés restreintes et stables ?

Marc Augé : La question peut se décomposer. Qu'est-ce que l'anthropologie ? Se définit-elle par son terrain d'application ou par son objet ? Son objet intellectuel est la relation entre l'un et l'autre, ou les uns et les autres, et la manière dont elle se constitue. En comparaison, la psychologie est plus centrée sur l'individu, et la sociologie s'intéresse aux grandes masses, mais les frontières sont souvent insensibles. Les relations étudiées par l'anthropologie ont un contexte. Or le contexte aujourd'hui a changé, il est devenu mondial, global, et progressivement le monde s'urbanise. Aujourd'hui, mondialisation, globalisation ou urbanisation peuvent être considérées comme une même notion. Un pourcentage

énorme de la population mondiale vit en ville. Une anthropologie qui se cantonnerait dans les petites réserves ne rendrait pas compte du contexte contemporain.

En matière de terrain d'application, l'anthropologie urbaine a une histoire. Elle a plus ou moins débuté dans les années 50 avec l'école de Chicago dont les recherches se sont focalisées sur les communautés, dans le pur style américain. La ville était un décor et c'était plutôt une anthropologie des communautés et des groupes que l'on trouvait en ville. Ensuite, elle s'est diversifiée. Il y a aujourd'hui plusieurs anthropologies en ville, et la ville est devenue un objet de réflexion par elle-même. En France, et sans en faire un recensement complet, Georges Balandier a commencé, également dans les années 50, à travailler sur les Brazzavilles noires¹. C'était un phénomène évident en Afrique où les villes se développaient et apparaissaient comme un réel objet de recherche. Autre exemple, Gérard Althabe a également joué un rôle important en réfléchissant à la manière d'aborder la ville². L'anthropologue travaille toujours sur des petits groupes et Althabe a pris des communautés d'observation intéressantes et très spécifiques : unités d'habitation, cages d'escalier, un immeuble, ou alors des entreprises. Aujourd'hui, je dirais qu'il est difficile de parler d'une anthropologie urbaine spécifique ; c'est un peu redondant. L'anthropologie devient urbaine, parce que le monde est urbain.



T. : D'où vient votre intérêt pour les questions urbaines ?

M. A. : C'est un peu particulier. Mon parcours est celui d'un anthropologue classique. Mes premiers travaux portaient sur des villages africains, dans un environnement où j'étais obligé de tenir compte de la relative proximité d'Abidjan, donc de la ville. Abidjan faisait partie de mon contexte mais pas de mon observation directe. Ensuite, j'ai continué dans cette veine, et je n'ai pas pris la ville comme terrain d'observation directe. Quand je suis rentré d'Afrique, j'ai com-

¹ *Sociologie des Brazzavilles noires*, Colin, Paris, 1952

² G. ALTHABE, CH. MARCADET, M. DE LA PRADELLE ET M. SÉLIM, *Urbanisation et enjeux quotidiens. Terrains ethnologiques dans la France actuelle*, Paris, L'Harmattan, 1992

³ Les chiffres entre crochets renvoient à la bibliographie en fin d'article.

Fig. 1 : Marc Augé (Photo Payot & Rivages)

Fig. 2 : Pictogramme ambigu qui est censé indiquer, sur un ferry, l'endroit où se rassembler en cas d'urgence. Lieu ou non-lieu ? (Document European Sign Magazine)

Fig. 3 : L'aéroport de la région métropolitaine Dallas/Fort Worth, au Texas (Photo WordPress.com)



mencé à considérer différents aspects de la ville : *Un ethnologue dans le métro* [2]³ ou *La traversée du Luxembourg* [1]. Ces deux livres sont issus d'une réflexion plus générale et théorique venue avec la prise en considération que l'environnement urbain devenait l'environnement tout court de quelque observation que ce soit. Plus tard, j'ai réfléchi sur ce cadre urbain lui-même, notamment avec le livre *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité* [3]. Je me suis rendu compte de la multiplication d'espaces qui étaient le contraire de ce que nous observions classiquement en anthropologie, à savoir des lieux symbolisés dont tous les quartiers et les monuments expriment le passé commun, ce que j'ai appelé le lieu anthropologique. Dans un village étroitement composé, où il y a des règles de résidence fixes, si l'on déchiffre bien l'espace, on déchiffre une grande partie de la société. L'espace traduit immédiatement le lien social. Décrypter la composition des ensembles résidentiels d'un village c'est, d'une certaine manière, décrypter la société et son environnement idéologique, avec ses autels religieux et ses souvenirs historiques. Un peu comme dans la forme ancienne de nos campagnes où les quartiers se déclinent autour de l'église et de son cimetière. C'est un peu le village tel que le décrit Proust au début de la *Recherche du temps perdu*, avec Tante Léonie qui observe tout le monde et où chaque chose doit être à sa place. C'est le village traditionnel, le lieu plein où tout est symbolisé. Or ce qui s'est développé, et dont je faisais l'expérience comme tout un chacun, ce sont des espaces différents, de communication, de circulation ou

de consommation : les autoroutes, les aéroports, les supermarchés, etc. Des espaces qui prennent de plus en plus de place et où il n'est pas possible de déchiffrer une relation sociale permanente. Ce sont des endroits de passage, de circulation, marqués du signe de l'éphémère. Comme ils ne correspondaient pas à la définition anthropologique du lieu mais à son contraire, j'ai appelé cela des non-lieux. C'est évidemment une distinction théorique, car ce n'est pas la même chose de simplement transiter dans un aéroport ou d'y travailler au quotidien. Mais d'une manière générale le couple lieu/non-lieu fonctionne assez bien pour décrire le caractère de sociabilité d'un espace qui aujourd'hui est forcément urbain ou périurbain. Le tissu périurbain est important : l'accroissement des métropoles, des mégapoles, des grandes cités engendre une sorte de tissu informel, qui soude les villes les unes aux autres. C'est ce que les géographes appellent la banane bleue, parlant de cette ligne lumineuse qui se voit sur des photos aériennes nocturnes et qui va de Manchester à la Plaine du Pô. Une espèce de conglomérat urbanisé. On voit bien cela dans le film *Lisbon Story* de Wim Wenders, où le personnage principal ne quitte pas un environnement semi-urbanisé de l'Allemagne à Lisbonne. Le Bras a nommé cela des filaments urbains. Et c'est justement cela qui me passionne : l'urbanisation en tant que phénomène.

T. : Existe-t-il une spécificité du regard anthropologique sur la ville ?

M. A. : L'objet ville est tellement multiforme qu'il crée des zones de recouvrement entre toutes les disciplines. Il s'agit

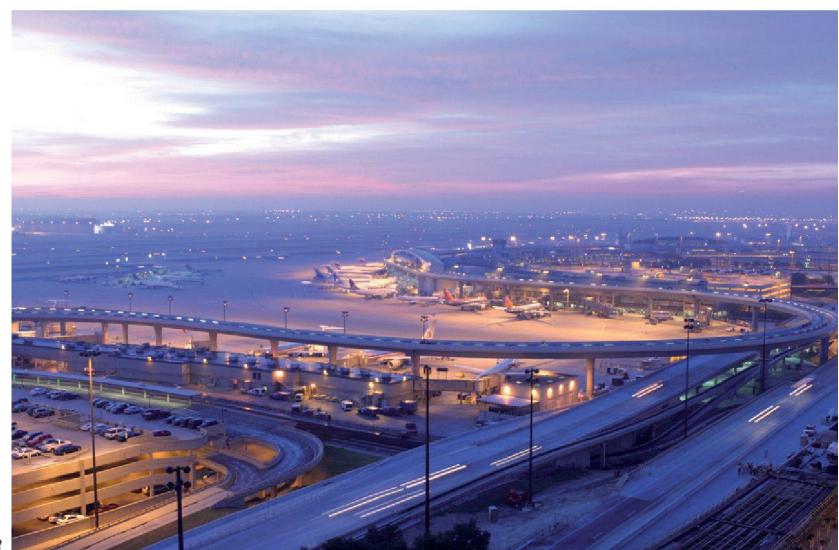


Fig. 4 : Le passage Choiseul, à Paris (Document tiré de Walter Benjamin, « Paris, capitale du XIX^e siècle », Editions du Cerf, Paris, 1989)

Fig. 5 : Zone pavillonnaire : une urbanisation qui freine, voire détruit un développement complexe (Photo emergenturbanism.com)



4

donc d'éviter une définition trop stricte. Comme je l'ai dit au début, je crois qu'il y a un objet intellectuel spécifique de l'anthropologie qui porte sur la manière dont la relation entre les individus se symbolise ou pas. Lorsqu'un anthropologue se penche sur Mexico, par exemple, il s'aperçoit très rapidement qu'il s'agit avant tout d'une réunion de villages. De même à Paris, si on faisait l'anthropologie d'un quartier, il faudrait faire également une ethnographie des sous-quartiers. C'est une ville que je connais bien, et mes micro-observations quotidiennes m'ont montré qu'il y a des centres constitués par l'épicerie ou la boulangerie, autour desquels se crée une sorte de réseau quotidien de circulation, d'information, dont tout le monde ne fait pas partie. Sur les 500 mètres d'une rue, il doit être possible de voir au moins deux mini-quartiers.

Un autre objet spécifique de l'anthropologie concerne les tensions entre les individus et le social. Une des caractéristiques des grandes villes est peut-être de diminuer ces tensions. D'ailleurs, au 19^e siècle, la ville apparaissait, par rapport au milieu rural, comme un symbole de liberté qui permettait d'échapper au milieu contraignant de la tradition. Et il reste quelque chose de cela. Car plus une ville est grande, plus il est facile de s'y perdre, d'y être anonyme et donc d'une certaine manière de se trouver, au sens philosophique du terme. J'ai dit peut-être, car, à l'intérieur des grandes villes, les phénomènes de cloisonnement sont très importants et doivent

être étudiés. A l'échelle planétaire, on peut parler de la ville comme d'un monde, un monde ville où les choses circulent dans tous les sens, parcouru de réseaux technologiques et économiques, de nœuds qui correspondent les uns avec les autres. Mais en y regardant de plus près, les grandes villes sont aussi des mondes en soi : il y a des ghettoïsations, des compartimentations, il y a des quartiers pauvres et des quartiers riches et la circulation entre les deux n'est pas toujours possible ; il y a des quartiers privés dans certaines villes, des centres historiques fréquentés uniquement par les touristes, etc. Il y a donc toute une série de cloisonnements qui interviennent à l'intérieur de cette ville monde alors même que, quand on est à l'échelle du monde ville, on a l'impression que tout y circule librement.

T. : *A l'heure des grands projets urbains, l'anthropologie peut-elle apporter des pistes concrètes pour un « mieux-vivre ensemble » ?*

M. A. : Je pense que oui, et nous pourrions alors parler d'une anthropologie impliquée. Les architectes devraient être plus libres de traduire leurs préoccupations d'anthropologues. Ils travaillent sur commande et ne sont donc pas les maîtres du contexte sociologique et géographique. Certains font de fines réhabilitations. D'autres œuvrent sur des projets singuliers, parfois spectaculaires.

Concernant les grands projets et réaménagements, le risque est de négliger l'habitat, même si la faute n'en revient pas aux architectes, qui ne sont souvent pas les concepteurs de l'ensemble d'un projet. Or, l'habitat est la clé de la vie sociale. Aujourd'hui, pour des raisons économiques et peut-être également de gloire architecturale, on privilégie les grands ensembles d'immeubles de bureaux, voire les tours. On privilégie les grands aspects de l'aménagement et, par-



5

Fig. 6 : Le quartier commerçant d'Accra, capitale du Ghana (Photo Francis Kokutse/IPS)

Fig. 7 : Villas mitoyennes à Salford (Grand Manchester) rénovées par Urban Splash, une agence immobilière spécialisée dans la réhabilitation du patrimoine industriel (Photo flickr.com)

fois, l'habitat arrive comme un petit élément supplémentaire. On en place un petit peu, notamment de l'habitat populaire, planqué dans les coins, alors qu'à mon sens, l'habitat devrait être au centre des préoccupations de tout grand plan de réaménagement urbain.

T. : Quels sont les enjeux de la ville de demain ?

M. A. : Ils sont considérables si l'on considère que l'essentiel de la vie de l'humanité va se dérouler en ville. C'est donc simplement se poser la question des rapports de l'humanité à son espace. Les architectes et urbanistes ne vont pas pouvoir apporter toutes les réponses. Le grand problème est que nous nous dirigeons vers un monde à trois vitesses, à trois classes. D'abord, une sorte d'aristocratie, d'oligarchie que l'on retrouve dans les grands pôles urbains mondiaux, où la science se développe, où les grandes entreprises se situent et qui sont des lieux de pouvoir. La deuxième classe est celle des consommateurs qui ont un rapport plus passif aux choses, un rapport de consommation, notamment dans le domaine des médias, de l'électronique. Et puis la troisième classe est celle des exclus ou semi-exclus de la consommation et de la connaissance. Elle est majoritaire à l'échelle du monde, y compris dans les pays émergents. C'est une situation virtuel-



6

lement dangereuse. Bien évidemment, la politique urbaine peut aggraver ou diminuer les différences entre ces classes, mais les auréoles de misère qui se trouvent autour de certaines villes ne peuvent pas s'éliminer par un geste architectural seulement. C'est donc un problème plus large dont les architectes et les urbanistes n'ont pas la solution.

T. : Pour terminer, quelle est votre ville préférée ?

M. A. : Cette question me laisse dans l'embarras. Ma ville préférée, celle où je suis le plus à l'aise est sans doute Paris. J'y suis arrivé tout petit et j'y ai vécu des moments importants de ma vie. Mais je me sens fondamentalement urbain et il y a beaucoup de villes que j'aime : les villes italiennes comme Rome, mais aussi les plus petites, celles où l'on vit bien, en Toscane ou du côté de Modène. J'aime également les métropoles, Chicago qui, du point de vue de l'architecture, est très intéressante. Berlin, par son espace et sa jeunesse, me plaît beaucoup. Au fond, j'aime les villes, mais je rêve surtout de villes où la frontière avec la campagne serait encore perceptible, où en quittant la ville on arriverait vers des lieux plus sauvages.

Marc Augé, anthropologue, directeur d'études
Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS)
54, boulevard Raspail, F – 75006 Paris

Propos recueillis par Cedric van der Poel

Bibliographie non exhaustive de Marc Augé :

- [1] *La Traversée du Luxembourg*, Gallimard, Paris, 1985
- [2] *Un ethnologue dans le métro*, Gallimard, Paris, 1986
- [3] *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, Paris, 1992
- [4] *Une anthropologie des mondes contemporains*, Aubier, Paris, 1994
- [5] *Les formes de l'oubli*, Rivages, Paris, 2001
- [6] *Journal de guerre*, Galilée, 2003
- [7] *Pour quoi vivons-nous ?*, Fayard, Paris, 2003
- [8] *Pour une anthropologie de la mobilité*, Payot & Rivages, Paris, 2009
- [9] *La Communauté illusoire*, Payot & Rivages, Paris, 2010

7

